

Que sont *Les Voisins* devenus ?

Hélène Jacques

Number 163 (2), 2017

Banlieues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85749ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacques, H. (2017). Que sont *Les Voisins* devenus ? *Jeu*, (163), 20–25.



Les Voisins de Claude Meunier et Louis Saia, mis en scène par Denis Bouchard (Compagnie Jean-Duceppe, 2001).
Sur la photo : Martin Drainville, Luc Guérin, Louis Champagne et Sonia Vachon. © Pierre Desjardins

QUE SONT LES VOISINS DEVENUS ?

Hélène Jacques

Avec *Les Voisins*, Claude Meunier et Louis Saia ont révélé les dessous du rêve américain en employant les ressorts du théâtre de l'absurde. Près de 40 ans après sa création, les enjeux de la pièce sont encore tout à fait actuels. On en discute avec Claude Meunier.



En cosignant la pièce *Les Voisins* en 1980, Claude Meunier et Louis Saia ont participé au renouveau du théâtre comique et ont été parmi les premiers à représenter la banlieue et les gens qui y habitent¹. Dans cette pièce, qu'on remonte sans cesse depuis sa création chez Duceppe—dans les théâtres institutionnels (Duceppe, 2001) comme sur les scènes estivales (Théâtre de Rougemont, 2014) ou dans les écoles—, trois couples se réunissent pour regarder les diapositives du voyage en Europe de Bernard et Jeanine. Alors que rien ne semble perturber ce morne univers où l'entretien des voitures, le prix du steak haché et le bronzage sont les uniques préoccupations, un dénouement tragique clôt ce «party plate²», sans qu'on sache ce

1. Voir Paul Lefebvre, « Surfaces comiques, zones incertaines », *Études littéraires*, vol. 18, n° 3, 1985, p. 143-157.

2. C'est le titre d'un sketch écrit par Meunier pour le spectacle *Les Nerfs à l'air* (1974) et qui correspond au deuxième acte des *Voisins*.

qui bouleverse le plus les personnages entre la crise cardiaque de Fernand et la destruction de la haie fraîchement taillée de Bernard.

Votre pièce semble s'inscrire directement dans la continuité du théâtre de l'absurde. Je pense surtout à *La Cantatrice chauve* d'Ionesco, dans laquelle se réunissent des couples dont les discussions tournent à vide. Est-ce que ce théâtre a été une inspiration pour Louis Saia et vous ?

Claude Meunier—*La Cantatrice...* est une pièce qui m'a vraiment marqué; je suis un fan d'Ionesco. Mes professeurs me disaient que j'écrivais comme lui et, lorsque je l'ai lu, j'ai constaté qu'il était comme un oncle pour moi ! On retrouve certainement le même vide dans *Les Voisins* que dans *La Cantatrice...*, mais Louis et moi nous amusions à être drôles—ce qui n'était pas nécessairement le

cas d'Ionesco qui, plutôt que de rechercher le comique, avait une réflexion philosophique et politique propre au courant auquel il appartenait. C'est une influence, au sens où cet univers validait ma vision des choses, car très jeune j'écrivais des textes absurdes. Mais les personnages des *Voisins* sont directement inspirés de six personnes très proches de moi, oncles, voisins et amis de mes parents.

UN REGARD INTIME ET COURROUCÉ SUR LA BANLIEUE

La banlieue n'apparaît pas *a priori* comme un objet poétique ou théâtral. Pourquoi avez-vous choisi d'investir cet espace ?

C. M.—Je suis un enfant de la banlieue (de Duvernay, à Laval), je la connais de l'intérieur. La haie que coupe le personnage de Bernard, c'est chez nous, ça ! Les voisins existaient vraiment ! Au moment de la création de la pièce en 1980, j'ai d'ailleurs donné des photos de ces gens à Louis Saia, aussi metteur en scène de notre texte, qui a habillé les acteurs comme les modèles des personnages. Ils sont donc venus se voir eux-mêmes au théâtre... Mon père, après avoir vu la pièce, m'a dit : « Bon, y a-tu d'autre chose que tu veux savoir sur le Canadian Tire ? » Bernard, c'est carrément mon père, et Robert Rivard, qui a créé le rôle, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

J'ai écrit une première version de ce texte à 19 ou 20 ans, alors que j'étais très amer, que je posais un regard impitoyable sur la banlieue. Je trouvais les gens aliénés, j'avais l'impression qu'ils parlaient pour ne rien dire. Dans *Les Voisins*, j'ai décrié la banlieue, j'ai mené une charge contre elle et son matérialisme à outrance. Mais j'ai aussi un grand amour pour la banlieue ! J'ai adoré ce milieu jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans, parce que j'y ai eu une très belle enfance à faire du vélo, à me promener dans le bois, à me baigner dans ma piscine hors terre. J'avais l'impression d'être milliardaire lorsque j'emmenais des amis du collège voir ma piscine de quatre pieds ! Mon père nous disait qu'il n'y avait pas de plus bel endroit





Les Voisins de Claude Meunier et Louis Saja, créés par la Compagnie Jean-Duceppe en 1980. Sur les photos : Jean Besré et Marc Messier ; Hélène Loiseau et Marthe Choquette. © André Panneton

au monde où vivre, et j'étais certain qu'il avait raison. Il m'a dit, sur notre balcon, une phrase que j'ai répétée ensuite à mes amis : « Tu sais, Claude, ici, il fait à peu près cinq degrés de moins que dans le centre-ville. Ça fait toute la différence en été. » Lorsque j'ai réalisé le film *Le Grand Départ* (2008), qui se passe en banlieue, je voulais qu'il fasse soleil dans toutes les scènes. La banlieue, pour moi, est ensoleillée, mais ça ne veut pas dire que l'intérieur l'est pour autant. Car, si j'ai de beaux souvenirs d'enfance, ensuite ça s'est gâché.

Mais alors, que manque-t-il à la banlieue qu'on trouve dans d'autres milieux de vie, comme le village ou le quartier d'une ville ?

C. M. — L'aliénation décrite dans *Les Voisins* existe aussi en ville. Si j'avais grandi à Montréal, j'aurais sans doute développé un regard aussi critique sur la ville. Au fond, on est tous très banlieusards, au sens où on adopte à peu près tous un mode de vie où la consommation est primordiale, peu importe où on habite. Mes personnages de *La Petite Vie* ne sont pas issus de la banlieue, mais Bernard est quand même l'ancêtre de Ti-Mé : dans l'écriture de ces deux personnages, je suis à la même place dans ma tête, c'est le même personnage, la même essence, la même psyché, alors qu'ils ne proviennent pas du même milieu.

Au moment où nous avons écrit *Les Voisins*, je ne comprenais pas les causes de cette aliénation que je constatais, je ne voyais que les individus séparés dans leur petite bulle. C'était une vision de jeune adulte très critique, un regard courroucé d'adolescent sur le milieu d'où il vient. Il y a beaucoup d'angoisse dans *Les Voisins*, parce que j'observais ce vide inquiétant, les gens qui ne communiquaient pas, qui avaient une vie morose et plate. Je croyais que ce n'était que la réalité de Laval, alors que c'est une situation qu'on retrouve partout : il y a des ghettos matériels aux États-Unis, au Québec, en Europe. Mais peut-être qu'en banlieue le

« Je viens de là ; je parle de moi : j'ai été blessé par cette vie à la banlieue. Il y a beaucoup d'émotion dans l'écriture de cette pièce. »

– Claude Meunier

vide existentiel est encore plus présent, au sens où ce milieu est le reflet par excellence du rêve américain. Les banlieusards atteignent ce rêve matériel, mais il ne mène à rien ! En avion, lorsqu'on survole les alentours de Montréal, on voit toutes les maisons de la banlieue, avec leur cour et leur piscine. Les gens travaillent toute une vie pour obtenir ce petit carré pour lequel ils s'emprisonnent financièrement. Ce projet de vie, c'est de la pierre, de la brique, et lorsqu'on meurt il ne nous reste rien. Les relations humaines en pâtissent, car on n'a pas le temps d'avoir de problèmes de couple à travers ça, tant il faut qu'on s'occupe de notre *bungalow* !

Il faut dire également qu'il y a un vide culturel en banlieue, milieu qui propose peu de « nourriture spirituelle ». Marcher dans les rues des banlieues, ces dortoirs, ces éteignoirs, c'est désolant. On est coupé de la beauté, de la nature, de l'étonnement. Dans une ville, on peut se promener et voir quelque chose de surprenant, alors qu'en banlieue tout est aseptisé. Bien sûr, mon discours n'est pas neuf, mais l'écriture de cette pièce révèle ma prise de conscience : la banlieue est un rêve qui n'est qu'une illusion. Je ne peux pas pour autant condamner cela ni proposer quelque chose en échange. Peut-être qu'il faudrait passer à un autre rêve...

Certains critiques vous ont reproché d'être très sévère, voire méprisant à l'égard de vos personnages. Avez-vous le sentiment de vous être contenté de rire des banlieusards ?

C. M. – Je viens de là ; je parle de moi : j'ai été blessé par cette vie à la banlieue. Il y a beaucoup d'émotion dans l'écriture de cette pièce. On nous a reproché le manque d'évolution des personnages, qui sont coincés dans un univers fermé, qui font du surplace sans trouver de solution. Mais il n'y en a pas de solution ! Je voulais faire un portrait de personnages de la banlieue, et il n'était pas question qu'ils prennent conscience de leur situation. Je dénonçais justement cette inconscience qui me touchait profondément. Adolescent, je me sentais comme un *outsider*

et j'étais réellement angoissé : je ne pouvais croire que mon avenir se réduirait à étudier en droit et à m'acheter une maison dans cet univers clos. Écrire la pièce a été libérateur pour moi. Si les gens ont considéré que mon propos était méprisant, tant pis ! Il fallait que je livre cette critique.

VACUITÉ DES ÊTRES ET DU LANGAGE

Les personnages des *Voisins* sont des gens très ordinaires, anonymes et interchangeable, à qui il n'arrive pas grand-chose. Bernard souhaite d'ailleurs, dans la dernière réplique de la pièce, qu'il n'« arrive rien ». Qu'est-ce qui provoque le rire dans cette pièce, si ce n'est ni un trait de caractère manifestement risible ni des situations comiques ?

C. M. – Il n'y a d'ailleurs pas de fin à cette pièce. Il a fallu trouver des stratégies d'éclairage pour faire comprendre au public que la pièce était terminée ! Ce qui est comique, c'est que la pièce est un miroir très déformant dans lequel les gens se reconnaissent. Par exemple, les personnages parlent pour parler, disent n'importe quoi pour qu'il n'y ait pas de vide. La névrose des personnages est également symptomatique. Plusieurs spectateurs m'ont abordé pour me dire que l'obsession de Bernard pour sa haie correspondait à une obsession pour les lumières ou pour la voiture dans le garage d'un beau-frère ou d'un mari. Mon père avait de telles idées fixes : ses vidanges, il les emballait, en séparant le dur du mou, comme Ti-Mé dans *La Petite Vie*. Avant de mourir, il a fait une liste de choses à faire dans la maison : fermer la porte en n'oubliant pas le crochet, laisser deux lumières allumées lorsqu'on part prendre une marche, etc. Beaucoup de spectateurs se reconnaissent ou reconnaissent leurs proches dans cette névrose matérielle.

Depuis *Les Voisins*, plusieurs films, téléseries et pièces de théâtre ont situé leurs intrigues en banlieue. Est-ce que la manière de représenter ce milieu a changé ? Les personnages des

***Voisins* correspondent en quelque sorte aux premiers habitants des banlieues, créées dans les années 1960 et 1970 ; leurs enfants reproduisent-ils le même modèle ?**

C. M. – Je crois que notre rapport à la banlieue est très semblable, même si le milieu a changé. Dans la banlieue que nous avons dépeinte, il y avait très peu de couples éclatés, très peu de femmes qui travaillaient et qui avaient l'indépendance qu'elles ont aujourd'hui. La banlieue s'est également transformée démographiquement, elle est moins homogène. Tous ces éléments changent la donne, mais, si les mœurs ont évolué, je ne pense pas que ce soit le cas de l'aliénation ni du matérialisme. Au contraire, les gens sont encore malgré eux esclaves de leur voiture et de leur *bungalow*, et peut-être même encore plus matérialistes et obsédés par la consommation : les magasins sont toujours ouverts et accessibles en ligne. Ce qui diffère dans *Les Voisins*, c'est qu'à cette époque on pouvait se contenter de réussir sa vie matérielle et sa vie de famille, tandis qu'aujourd'hui il faut en plus réussir sa vie personnelle. Il faut avoir des enfants, une bonne *job* et une vie épanouissante en dehors du couple. C'est compliqué ! Si j'écrivais *Les Voisins* aujourd'hui, un mari serait dans une équipe de tennis et sa femme ferait du jogging. Ils seraient aliénés d'une autre manière, car être aliéné signifie emprunter des pistes toutes faites. On a besoin de ces pistes ; on aime avoir un sentier tracé, car c'est dur de faire son propre chemin. Il faudrait peut-être simplement savoir quand on court et quand on marche ! ●

Hélène Jacques enseigne la littérature au collège Lionel-Groulx. Elle a été membre de la rédaction de *Jeu* de 2003 à 2013 et codirectrice de *L'Annuaire théâtral* de 2014 à 2016. Elle contribue régulièrement à *L'Emporte-pièces* du TNM et fait partie d'une équipe de recherche qui réalise une synthèse historique du théâtre québécois depuis 1945 (sept-qc.org).

« [...] les gens sont encore malgré eux esclaves de leur voiture et de leur *bungalow*, et peut-être même encore plus matérialistes et obsédés par la consommation : les magasins sont toujours ouverts et accessibles en ligne. »

– Claude Meunier



Les Voisins de Claude Meunier et Louis Saia, mis en scène par Frédéric Blanchette (Théâtre de Rougemont, 2014). Sur la photo : Isabelle Vincent, Guillermina Kerwin et Kathleen Fortin. © Mathieu Rivard